Lèz ilettè

Autor(en): **A.P.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 36

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-222747

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

68me ANNEE. — N° 36. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU* Samedi 7 septembre 1929.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : *Suisse,* **un an Fr. 6.—**
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger,* **port en sus.**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

DANS LA SUISSE ORIENTALE

STEIN-SUR-LE-RHIN

Une visite à la petite ville de Stein est un enchantement.

Quand on a franchi le pont à six arches jeté sur le Rhin, il suffit de gravir une ruelle en pente pour se trouver au cœur de la bourgade. Le Rathaus est là, bien en vue, avec ses fresques modernes qui représentent certains épisodes de l'histoire de la cité. Puis voici que s'ouvre une longue et large rue, parallèle au Rhin, une rue bordée de maisons pittoresques dont les façades peintes sont comme les pages d'un livre ouvert. C'est gai, c'est frais, c'est pimpant. Toutes les images sont anciennes et toutes également jolies. Elles s'incrustent au cœur des façades, entre les fenêtres à accolades et sous les balcons fleuris. Toute l'histoire de la ville, toutes les allégories de la Renaissance, ainsi que les légendes du moyen âge défilent sous nos yeux éblouis. On a peine à se figurer que ces demeures soient habitées, tant il nous apparaît que chacune d'elles constitue un musée en miniature. Et cependant, il y a des magasins le long du trottoir avec l'enseigne du boucher, de l'épicier ou du droguiste. A l'une des minuscules fenêtres jumelles, une jeune fille se penche, tend le bras au-dessus d'une corbeille de géraniums et secoue son chiffon à poussière.

On traverse la rue, on va d'un trottoir à l'autre, on regarde en haut, en bas, partout et l'on s'étonne brusquement de voir surgir une automobile.

Les auberges ne manquent pas dans la petite ville de Stein. A l'auberge du Soleil, on nous apporte un joli vin du pays qui est plus fin que celui de Hallau et moins mordant que celui de Schaffhouse. Pour le vigneron de Stein, il y a autant de différence entre le vin rosé de ses coteaux et ceux des environs, que nous en trouvons entre une bouteille de Dézaley et un verre d'Arnex. La salle à boire est une salle basse, au mobilier ancien et à la poutraison originale. La patronne vous sert avec lenteur. Peu de monde : seulement deux ou trois habitués, silencieux et immobiles. Ici, le vin ne monte pas à la tête. Il vous ragaillardit, vous rafraîchit, mais ne vous donne aucun panache. C'est un vin dépouvu de jeunesse, un vin qui a, depuis longtemps, atteint la quarantaine.

On s'éloigne de l'auberge accueillante pour gagner une vieille porte à la façade en escaliers, une porte surmontée d'une horloge bleue à aiguilles d'or. Tout autour, il y a des vestiges de murailles, de fossés et de remparts ; au-delà se déroule une vaste campagne aux lignes ondulées, que le Rhin traverse avec majesté. La route fait un contour brusque et l'on descend vers le quai dominant le fleuve. C'est là qu'est le débarcadère.

C'est fini. La petite ville semble avoir refermé ses portes. Et, tandis que nous traversons la place, nous avons encore dans les yeux les façades à encorbellements de toutes ces maisons pittoresques dont les noms, peu à peu, se gravent dans la mémoire : maisons du Pélican, du Bœuf rouge, de la Couronne et de l'Aigle blanc. Cette dernière, la plus belle de toutes, a des fresques aux tons gris, dues au pinceau d'un artiste du seizième siècle.

Sur le quai, quelques voyageurs attendent. Le douanier arrive ; il vient de la frontière qui est à vingt minutes de marche. Il jette un coup d'œil soupçonneux à nos bagages puis s'humanise peu à peu, tandis que le radeleur s'accoude aux pontons du débarcadère.

Soudain, une cloche tinte et une sirène siffle : on se retourne et l'on voit apparaître le bateau à vapeur qui fait le service de Schaffhouse à Constance. C'est un bateau à peine plus grand que nos barques du Léman, mais où il y a des premières et des secondes classes. Il s'avance dans un grand bruit de ferraille et de jets de vapeur, tout pareil à un navire de guerre en branle-bas de combat.

Le personnel est à son poste : trois mécaniciens, deux pilotes, un capitaine et son second. A l'arrière du bateau, deux câbles de fer sont lancés à terre. Le radeleur se tire d'affaire tant bien que mal et la passerelle est jetée.

Du haut de la dunette, le capitaine domine le personnel, le douanier et les passagers. Casquette sur l'oreille, moustache relevée et menton en avant, il cherche à se donner l'aspect d'un vieux loup de mer ou d'un « pirate d'Ouchy ». De temps à autre, il abaisse sur les voyageurs qui veulent bien se placer sous sa protection, un regard bienveillant. Il a conscience de son importance rien qu'à la manière de rejeter la tête en arrière et de lancer son « vorwärts » au moment du départ.

Le bateau s'éloigne. Aussitôt deux mécaniciens abaissent graduellement la cheminée en tirant sur les chaînes et, lentement, nous passons sous le pont à six arches.

Le fleuve s'élargit. Une dernière fois la petite bourgade de Stein — qui ne compte que deux mille habitants — nous apparaît dans toute sa beauté. Un rayon de soleil met une douce clarté sur les toits bruns, tandis que les maisons, situées au bord du quai, mirent leurs façades grises dans les eaux vertes du Rhin. Un château apparaît brusquement au sommet d'une colline verdoyante et la jolie cité s'efface dans la brume.

Nous voguons sur le Lac Inférieur.

Jean des Sapins.

Lèz ilettè.

Cette pièce en vers qui a paru dans notre dernier numéro en patois de La Vallée est dû à la plume distinguée de M. A. P.

LOU PATOIS

IAI a bin dâi dzein que ne savant pâotître pas du quand lou patois sè devese. Prâo su que lâi a oncora dâi vilhio que sè rappelant d'âvai recordâ lâo catsimo tant qu'*à quoi tendent.* Clliâo ziquie porrant oncora avâi onn'idée d'âvai liè lou catsimo lou nom dè la Mésopotamie. Eh bin ! l'è du adan.

Mé l'é apprâi pé on coo qu'étâi zu fére onna fronnâïe per lou payi de l'Orient, dâo côté dâo Jourdain. Clli coo l'avâi passâ dein on eindrâi et s'ètâi arretâ tsi on grand homme por sè reposâ et medzî onna mooce.

Adan, lâi a démandâ lou nom de clli câro de payi.

« — Eh bin ! mon ami, que lâi a fé, vu bin vo loudere. Quand su vegnâi inque, ne lâi avâi nion, n'îre pas habitâ et min de nom. Dinche faseint, m'a faliu sondzî à bâti dâi mâison po ti no lodzi. On dzo, mon valet m'a de : — Po coui fâ-tou cllia zinque ? — Mâ, mon valet, que lâi é de, l'è onna *maison po ta mia !* »

Et l'è du adan que l'ant batsi clli câro de payi la Mésopotamie et qu'on lâi dévese lou patois. Et pu clliau que vudron pas lou craire que l'aulon vouaitî lé se n'è pas la vretâ.

E. P., Morges.

LA MODZE

ON preteint que lo vin fâ âovri les concheinces et qu'on hommo qu'a bu vo racontè tot cein que sâ. L'è possiblio. Dein ti les casses, se lo vin âovré les concheinces, l'è commeint l'amou, le clliou les ge. On l'a bin vu l'autr'hi, vè la né, dein l'étrablia dé Pierro-Adam. L'âi avâi dan Pierro-Adam de la Municipalitâ son biau-frâré l'assesseu, et l'ancien conseillé Tony. Tony parlavè d'atsetâ onna modze po l'élevâ, et l'étiont venus po vère lè bîtés à Pierro-Adam, qu'ant toté étâ primâiè.

Faut vo dere que saillirant dâo cabaret (pas les bète à quatré piautè, mâ clliaux que vont su dou pî) io l'avant écrasà quoque demi, vo paudè craîré.

Tony et Pierro-Adam se mettant à martchandâ lo vî, que sé traovâvè âo fond de l'êtrâbllia et là z'autro s'étant amenâ po derè assebin lâo mot. Lo martsi fé, Tony einmînè la bîte.

Mâ, lo leindeman matin, vè houit hâorès, quand Tony s'è fut lèvâ et que l'a revu son vî, melebâogro ! s'est apeschu que n'êtai pas ounna modze, mâ on bâo ! Et l'a dû lo ramena tsi Pierro-Adam !

Les trei païsans ne l'ai avant rein vu ! — C'ein n'est pas croyablio, allâ-vo derè ! L'histoire est tot parai vretablia. Porri, vo bailli lè noms... ma ne vu pas mè fére eterti !

Sami.

Leurs toutous chéris. — Madame Pipelet, aigre. — Savez-vous, Madame Pichart, que votre affreux roquet vient de mordre mon fils Jeannot ?

Madame Pichart, au comble de l'inquiétude. — Comment ! Votre fils Jeannot, celui qui relève de la scarlatine ?... Eh ! bien, Madame Pipelet, si Azor prend la contagion, je ne vous le pardonnerai jamais.

A LA CAMPAGNE

— Comment, c'est vous, chère amie ? Déjà de retour à Lausanne.

— Ne m'en parlez pas, j'y meurs d'impatience ; mais, vous-même, comment n'êtes-vous pas à St-Phare ? Votre chalet ne vous tente pas ?

— Que voulez-vous ? Des affaires. Mon mari en a par dessus la tête.

— C'est comme nous. Des signatures à donner au notaire, un règlement de compte.

— Sans compter que votre mari n'aime guère la campagne.

— Oh ! il s'y fait...